

Ethnographie et fiction en Géorgie¹

Kevin Tuite
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Au cours de cette longue journée, nous avons beaucoup entendu parler des Rukuba et des Diï, de la parenté, de mariage, de religion et de royauté, et pas mal d'autres thèmes traités par Jean-Claude Muller pendant sa carrière d'ethnologue. Toutefois, l'envergure de ses intérêts est encore plus vaste que la liste que je viens d'énumérer le donnerait à croire. Jean-Claude est également un lecteur gourmand de littérature non académique, y compris des ouvrages qui se situent à la croisée de l'ethnographie et de la fiction. J'aimerais attirer votre attention sur un article qu'il a écrit et qui n'a pas encore été mentionné aujourd'hui, intitulé « Du monologue au dialogue, ou de l'ambiguïté d'écrire des deux mains » (Muller 2004). Ce papier est plein d'observations intéressantes et provocatrices sur l'écriture anthropologique, et sur l'écriture faite par des anthropologues. Au lieu d'en faire un résumé, je préférerais que vous vous accordiez le plaisir de lire l'original. Je prends comme point de départ le constat, qui semble aller de soi, que dans les

¹ Je voudrais remercier, en premier lieu, Annie-Pénélope Dussault d'avoir révisé (et amélioré) ce texte. J'aimerais signaler également les contributions de Paul Manning, de l'Université Trent, qui m'avait suggérer la comparaison du film géorgien et de l'écriture ethnographique, et de Frédéric Bertrand, de l'Université Bordeaux II, avec qui j'ai entretenu des conversations hautement stimulantes sur l'ethnographie soviétique pendant l'université d'été organisée par son institution en juillet 2006.

deux genres d'écriture produite par des anthropologues – l'ethnographie et la fiction ethnographique – l'ethnographe se présente en soliste devant l'orchestre du groupe qu'il étudie. Mais l'image classique de l'anthropologue qui se rend tout seul sur son terrain ou de l'« anthropologue comme héros » (comme Susan Sontag avait caractérisé Claude Lévi-Strauss), n'est pas universellement reconnue.

I. L'ethnographie à la géorgienne

Considérons le cas d'une tradition nationale d'ethnographie dont la topologie, pour ainsi dire, présente un contraste frappant et instructif avec les grandes écoles anthropologiques de l'Occident. La pratique de l'ethnographie en Géorgie, un pays de 4 millions de personnes récemment (re)constitué après la dissolution de l'URSS, remonte au milieu du 19^e siècle, si l'on fait exception de la *Géographie du royaume de Géorgie* (1745) du prince Vaxušt'i Bagrat'ioni, une description des moeurs, coutumes et activités économiques des habitants d'une vingtaine de provinces de Transcaucasie, souvent qualifiée de texte fondateur de l'école géorgienne d'anthropologie socioculturelle (Čit'aia 1968:54; Melikišvili 1997). Père-fondateur ou non, le prince Vaxušt'i a inauguré un des deux profils principaux de l'ethnographe géorgien: celui de l'amateur – écrivain, aristocrate, villageois scolarisé – qui mettait sur le papier les spécificités de son pays d'origine. Comme lui, les ethnographes non professionnels des 19^e et 20^e siècles compilaient des descriptions de ce genre, mais à un niveau plus localisé. Ce n'est plus la Géorgie tout entière qui représente l'objet du regard ethnographique, mais ses provinces ou « coins » (*k'utxe*), pris individuellement. L'intellectuel mingrélien Tedo Saxok'ia publiait des articles sur le folklore de Mingrélie; le curé svane Besarion Nižaradze envoyait aux journaux de la capitale des reportages sur les rituels syncrétiques de Svanétie; le poète pshave Važa-Pšavela rédigeait des lettres ethnographiques sur

les coutumes du district montagneux où il était né.² Certains parmi eux collaboraient avec des chercheurs de l'université ou de l'Académie des sciences. Važa-Pšavela, par exemple, a assisté le linguiste A. Šanidze dans la collecte de la littérature orale des montagnards au début du 20^e siècle. Le couple xevsur Aleksi Očiauri et Natela Baliauri ont apporté des contributions de grande importance, dont plusieurs monographies, à la littérature ethnographique (Manning 2006).

Il semble curieux que très peu de Géorgiens, qu'ils soient professionnels ou amateurs, aient fait de l'ethnographie à l'extérieur du Caucase, ce qui contraste avec l'activité intensive de collecte de données en Géorgie. Même le récit de voyage, un précurseur-type de l'écriture anthropologique à l'Ouest, est peu représenté dans le corpus littéraire de langue géorgienne.³

Si les ethnographes amateurs travaillaient seuls, la plupart des professionnels, quant à eux, exerçaient leur métier en équipe. Plus exactement, les ethnographes qui faisaient du terrain chez

² Relativement rares avant les 1860s, des articles et lettres à contenu ethnographique apparaissaient régulièrement dans les périodiques géorgiens pendant les dernières quatre décennies de l'administration tsariste, période marquée par l'implication des intellectuels géorgiens dans le projet de construction d'une identité nationale (Manning 2004).

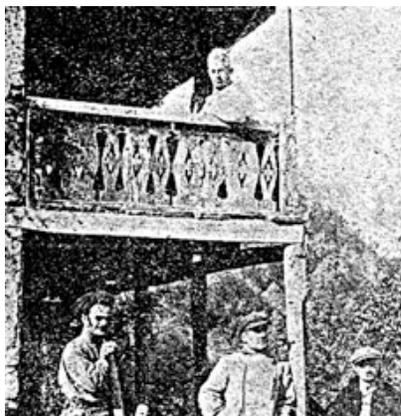
³ Les écrits des voyageurs géorgiens, tels qu'ils sont – et, plus généralement, l'apparent manque de *Wanderlust* chez l'ensemble du peuple – méritent une étude particulière. Je me limiterai ici au constat qu'à ma connaissance, il n'y a rien de comparable, dans le corpus de récits de voyage géorgiens, à la richesse de détails de tous genres qu'on trouve, par exemple, dans les livres du voyageur turc du mi-17^e siècle Evliya Çelebi (1983). Les narratifs de Danibegašvili (1961) sur l'Inde au début du 19^e s. n'ont rien de semblable. Même l'ouvrage le plus célèbre du genre, le *Voyage en Europe* (1714) de S.-S. Orbeliani, laisse l'impression qu'il est « more concerned with the bewildered traveller's state of mind than the sights he saw » (Rayfield 1994:119).

eux – qu'ils soient amateurs ou professionnels – opéraient en général en solistes. Les autres, qui se rendaient chez une communauté autre que celle de leur lieu d'origine (mais toujours au Caucase), travaillaient en groupe. Comme ailleurs en URSS, les anthropologues se rendaient sur le terrain en équipes qui comptaient parfois jusqu'à une dizaine d'individus, chacun chargé de la collecte d'une portion spécifique des données. Dans des « rapports de terrain » (*mivlinebis angarišebi*) publiés en 1941, Giorgi Ćit'aia, directeur du secteur d'ethnographie au Musée National de Géorgie pendant la presque-totalité de l'époque soviétique (1922-1986), a donné la composition des expéditions qu'il avait dirigées deux ans plus tôt: 1 ou 2 ethnographes, 1 ou 2 dessinateurs, un architecte (qui mesurait les bâtiments dignes d'intérêt sur le terrain) et un photographe. Souvent, l'équipe était augmentée par des étudiants qui participaient dans des expéditions pendant leurs vacances d'été. La dessinatrice Nino Brailašvili, qui a participé à plusieurs expéditions organisées par le Musée (dont celles dirigées par Ćit'aia en 1939), a inclus un portrait de l'équipe ethnographique en marche dans une récente publication de ses illustrations (1990), dont voici un détail :



Derrière le contraste que je viens d'esquisser entre les deux classes d'ethnographes – les solistes et les joueurs d'équipe – subsiste la nécessité, du moins dans le contexte géorgien, de voir le chercheur ne pas se soumettre aux contraintes imposées par le rapport hôte-invité. Au Caucase rural, la tradition dictait qu'un visiteur « de l'étranger », même d'une autre région du pays, devait être pris en charge par la communauté en tant qu'invité. Si l'hôte s'engage à tuer le veau gras (parfois littéralement) afin de montrer une générosité de dimension quasi théâtrale, l'invité, de son côté, s'engage à accepter l'hospitalité en conformité avec les normes, et non pas en conformité avec ses propres besoins. Le statut d'invité impose, donc, une certaine passivité face aux prestations de l'hôte, exprimée le plus typiquement en forme de banquets qui durent cinq ou six heures ou plus. Un dicton géorgien, raconté par mon ami et collègue Mirian Xucišvili le résume succinctement: « l'invité est l'âne de l'hôte (*st'umari masp'indzlis viriao*): il peut l'attacher où il veut » (Tuite 2005). Les règles de l'hospitalité semblent avoir été strictement observées au Caucase rural dans le passé; c'est en tout cas l'impression que donne la littérature de la période présoviétique. Plus récemment, des exemptions aux règles sont accordées aux fonctionnaires de l'état – policiers, instituteurs, médecins – qui s'installent temporairement dans la communauté et à ceux qui arrivent en groupe semi-autonome, comme l'équipe ethnographique avec ses tentes (ou sa base de recherche dans la région), sa nourriture, ses moyens de transport, etc.

En fait, il y avait un homme qui jouissait d'une exemption de la première catégorie qui s'approche le plus de l'idéal occidental de l'« anthropologue comme héros ». Il s'agit du docteur Giorgi Tedoradze (sur le balcon de sa clinique dans la photo), qui, dans les années immédiatement après l'incorporation de la Géorgie à l'URSS, a été chargé par les autorités de fournir des services médicaux aux indigènes de Pshavie et de Xevsureti, deux provinces dans les montagnes au nord de Tbilissi. *Cinq années*



en Pshav-Xevsureti, rédigé par Tedoradze après son retour à la capitale en 1930, est l'unique instance en langue géorgienne de la monographie ethnographique comme nous la connaissons et célébrons à l'Ouest. Dans les années 1920, les montagnards de Pshav-Xevsureti vivaient toujours dans un monde peu touché par la modernité. En tant que médecin, Tedoradze était scandalisé par le manque d'hygiène chez les Pshaves et les Xevsurs, et la réclusion des femmes dans des huttes à l'extérieur du village pendant la menstruation et l'accouchement. En même temps, il était émerveillé par le folklore et l'improvisation poétique, les pratiques religieuses et l'art des chirurgiens xevsurs, qui opéraient avec des outils primitifs, sans anesthésique. Le lecteur se laisse absorbé par le narratif excitant de quelqu'un « qui était là » (cp. le « *being there* » de Geertz 1988). On suit le docteur dans ses missions aux hameaux les plus reculés de la Géorgie orientale, pendant qu'il sauve la vie d'une femme dans un accouchement difficile ici, et assiste ailleurs à une cérémonie païenne.

À part sa valeur intrinsèque, surtout en ce qui concerne la médecine traditionnelle des montagnards géorgiens, *Cinq années en Pshav-Xevsureti* est en large partie le fruit d'un regard qui nous semble familier, situé quelque part entre l'objectivité et l'engagement. Mais ici et là dans son texte, Tedoradze laisse tomber des remarques qui dévoilent ses préférences pour les Xevsurs, qu'il a qualifiés de « directes, impulsifs, inébranlables,

résolus», par rapport aux Pshaves « cyniques, moqueurs, hypocrites » (1930:181-190).⁴ Et parmi les Xevsurs, Tedoradze était le plus favorablement impressionné par ceux qui habitaient les vallées « de l'autre côté » (*p'irikit*). Vivant au nord de la chaîne principale du Caucase, les « Xevsurs de l'autre côté » sont en effet les plus « Caucasiens » des Géorgiens, à la fois géographiquement et en termes de l'impression que leurs compatriotes ont d'eux.

II. L'ethnographie comme trope littéraire

Si le profil représenté par Tedoradze – le citoyen scolarisé vivant parmi les plus « primitifs » de ses compatriotes – était effectivement inconnu dans les milieux académiques de son pays, il trouvait de proches parallèles dans les belles-lettres. Je ferai une distinction ici entre deux types d'écriture, amplement attestée dans la littérature géorgienne, qui offrent des ressemblances intéressantes avec l'ethnographie. Le premier est construit autour de la figure de l'*étranger* imaginé, et le second autour de la figure de l'*ethnographe* imaginé. On peut également qualifier les deux genres d'anti-ethnographique et de pseudo-ethnographique, respectivement.

II(a) L'étranger imaginé, ou l'anti-ethnographie

La caractéristique principale de la littérature du premier type est la projection par l'auteur de représentations idéalisées, mais aussi partielles, de son peuple sur des personnages auxquels il attribue une identité étrangère. Il n'y est question ni de voyage de découverte, ni même de voyageur. Le texte fondateur du genre anti-ethnographique géorgien est le « Chevalier à la peau

⁴ Pour être juste, il faut préciser que cette caractérisation caustique ne s'appliquait qu'aux *hommes* de Pshavie. Les femmes, quant à elles, « présentent comparativement plus de traits positifs que les hommes pshaves » (Tedoradze 1930:191).

de léopard » (*Vepxist'q'aosani*) de Šota Rustaveli, composé vers 1200. Ce poème épique de plus que 1600 quatrains, universellement considéré comme la pierre angulaire de la littérature nationale, ne contient aucun personnage géorgien. Les caractères principaux sont des nobles de l'Arabie et de l'Inde; le pays des Géorgiens n'est même pas mentionné dans le narratif. Malgré la mise en scène exotique, Rustaveli a fabriqué ses personnages à partir de matières premières à 100% géorgiennes, distillées et concentrées avant d'être coulées dans le moule d'une reine arabe ou d'un chevalier indien. Le choix de moule étranger – si j'ose m'aventurer sur le terrain de la critique littéraire – semble motivé précisément par cette opération de distillation et concentration. L'identité ethnique des personnages devrait être suffisamment proche pour qu'ils se prêtent au déploiement littéraire comme des essentialisations de valeurs géorgiennes, comme la fidélité, le courage, l'hospitalité, mais ayant aussi un nécessaire degré d'étrangeté. Autrement dit, les personnages étrangers dans un ouvrage d'anti-ethnographie devraient partager des composants significatifs du profil moral et culturel des Géorgiens, mais leur statut d'étranger permet à l'auteur de les priver de la plupart des attributs de la profondeur psychologique et des nuances de personnalité, afin de mettre en relief le faisceau de traits qu'ils représentent. De tels personnages sont des créations du laboratoire psychoculturel.

À partir de la moitié du 19^e siècle, l'anti-ethnographie géorgienne est reconfigurée. Les Arabes et les Indiens de Rustaveli, ressortissants de pays principalement connus aux Géorgiens à travers la littérature persane du Moyen Âge, sont remplacés par des Caucasiens, connus par le biais de l'ethnographie ou même de la vie de tous les jours. Le poème d'Ak'ak'i C'ereteli intitulé « Le Précepteur » (*Gamzrdeli*, 1898), une fable de moralité sur les devoirs de la fraternité de lait (*dzidzišviloba*) et du rapport mentor-disciple, met en vedette deux jeunes hommes d'Abkhazie et leur précepteur kabarde. Les

protagonistes du conte « Imam Shamil » (1932) de Grigol Robakidze sont des guerriers daghestanais, tandis que ceux de la « Ballade de l'Homme de pierre » (*Balada kvak'acze*, 1954) de Gabriel Jabušanuri sont d'ethnicité ingouche.⁵ Dans un contexte de colonialisme, de modernisation et de la forte influence de la Russie, ces personnages – sans exception représentés comme des habitants de la haute montagne – sont présentés aux lecteurs en forme d'hypostases de valeurs que les intellectuels géorgiens attribuent à leurs origines caucasiennes (plutôt qu'européennes).

⁵ Dans les trois poèmes les plus célèbres de Važa-Pšavela (*Aluda-Ketelauri*, *Gvelis-mč'ameli*, *St'umar-masp'indzeli*), c'est les Xevsurs, pour la plupart des Xevsurs habitant les vallées du Caucase du nord, qui jouent des rôles qui semblent, à première vue, comparables à ceux accordés aux Abkhazes et aux Daghestanais dans les ouvrages mentionnés ci-dessus. En plus, les personnages principaux de *St'umar-masp'indzeli* (« Hôte et invité ») sont un Xevsur et un Ingouch, qui partagent des normes d'hospitalité à peu près identiques. Les trois ouvrages de Važa-Pšavela seraient mieux classés, à mon avis, dans une catégorie hybride, intermédiaire entre l'anti-ethnographie de C'ereteli et la pseudo-ethnographie de Javaxišvili et de Robakidze. Les récits principaux des trois poèmes tournent autour du conflit irréconciliable entre le code moral personnel et la volonté de la communauté, et Važa-Pšavela, qui connaissait bien les sociétés du Caucase central, nous laisse l'impression qu'il a choisi l'identité de ces personnages avec ce conflit en tête. Chez les Xevsurs (surtout ceux « de l'autre côté »), comme chez les Ingouches, l'observance stricte des lois coutumières était comparativement moins affaiblie par l'incorporation du Caucase dans l'Empire russe. Face à l'inflexibilité de la tradition, Važa a placé un protagoniste ingouche ou xevsur: impulsif, inébranlable, résolu ... Dans le futur proche, je compte revenir sur l'usage de l'ethnographie dans les écrits de Važa-Pšavela, à la lumière de la polarité Pshav-Xevsur comme vue par Tedoradze et d'autres sources.

II(b) L'ethnographe imaginé, ou la pseudo-ethnographie

Inspirée sans doute par le romantisme russe, la deuxième figure littéraire, celle de l'ethnographe imaginé, fait son début au 19^e siècle. La littérature que je qualifie de « pseudo-ethnographique » se distingue de la littérature anti-ethnographique par sa situation à l'intérieur du territoire géorgien, plutôt qu'à l'extérieur, et par la présence d'un « ethnographe » qui parle avec la voix de l'auteur. (Imaginez un remake du film « Danse avec les loups », où l'officier joué par Kevin Costner est lui aussi d'origine lakota). Le texte le plus célèbre de ce genre et sans doute celui qui a contribué le plus à sa popularisation auprès du public géorgien, est « Les lettres du voyageur » (*Mgzavris c'erilebi*, 1871) d'Ilia Č'avč'avadze. Paul Manning (2004) a récemment publié une excellente analyse de cet ouvrage, qui le contextualise à la fois dans le courant orientalisant de la littérature romantique russe, et dans le grand projet de formation d'une identité nationale géorgienne entrepris par les intellectuels de la seconde moitié du 19^e siècle, dont Č'avč'avadze était parmi les plus prééminents. Le sujet central de la pseudo-ethnographie géorgienne est la rencontre, en montagne, d'un Géorgien de la ville, assimilé à la modernité russe ou soviétique, avec un compatriote toujours enraciné dans le passé. Le montagnard vit comme ses ancêtres ont vécu, à l'abri des grands changements qui ont transformé les vies de ses compatriotes à Tbilissi (dans la version déployée par Javaxišvili, le montagnard a vu, mais ensuite rejeté, la modernité amenée par le « diable rouge »). Sa fonction dans le récit est de provoquer chez le protagoniste la remise en question de sa position face au cosmopolitisme colonial de la ville, d'un côté, et, de l'autre, face à ses propres racines caucasiennes et géorgiennes, de l'autre.

Écrits pendant la première décennie de l'imposition du régime soviétique en Géorgie, le roman « Collier blanc » (*Tetri saq'elo*, 1926) de Mixeil Javaxišvili et le conte « Engadi »

(1932) de Grigol Robakidze représente la pseudo-ethnographie dans ce qu'elle a de plus subversif. Les deux récits sont situés dans les vallées nord-caucasiennes de Xevsureti, comme si les deux auteurs partageaient l'avis de Tedoradze que les « Xevsurs de l'autre côté » se rapprochaient davantage d'une certaine image idéale du montagnard caucasien. À la formule de Č'avč'avadzé les deux auteurs rajoutent l'élément d'amour entre le protagoniste et une fille montagnarde, s'appropriant un motif rendu célèbre un siècle plus tôt dans le « Prisonnier du Caucase » (*Kavkazskij plennik*, 1822) de Pouchkine, et repris successivement par Lermontov (1828) et Tolstoï (1872). Javaxišvili et Robakidze retiennent le contraste entre homme civilisé et femme « sauvage », mais l'élément de la différence ethnique est recalibré en différence d'*authenticité*. À la montagnarde monoethnique, monoculturelle et monolingue sont opposées des manifestations d'hybridité. Georgiï Valuev, le protagoniste d'« Engadi », est moitié Géorgien et moitié Russe. Dans « Collier blanc », c'est plutôt la première épouse du protagoniste Elizbar, l'inoubliable Cuckia, qui affiche les marques d'une russophilie et russophonie poussées jusqu'à la parodie.⁶ La redécouverte de leurs racines caucasiennes et l'amour d'une Xevsure amènent les deux hommes au point de « *going native* »: Georgiï Valuev devient temporairement Givargi Valiauri (la prononciation de son nom imposée par ses

⁶ Les énoncés mis par l'auteur dans la bouche de Cuckia, caricature plutôt cruelle des féministes à la Kroupskaïa des premières années de l'URSS, méritent l'examen attentif du sociolinguiste intéressé par la cohabitation des langues géorgienne et russe. Le mélange de langues rivaliserait les cas les plus extrêmes d'alternances de codes enregistrées à Montréal. En voici un exemple (*Tetri saq'elo*, 507):

Znaeš, Eliz, erti p'rek'rasni šliap'a iq'ideba (Tu-sais [R], Eliz, un [G] joli chapeau [R] se-vend [G])

amis xevsurs), et Elizbar, rebaptisé Važik'a, commence à « se tsiklauriser » (*gac'ik'laurdeba*, confection lexicale basée sur le nom du clan C'ik'lauri, les hôtes d'Elizbar en Xevsureti). Toutefois, à la fin les protagonistes rentrent à la ville et à la modernité. Givargi, redevenu Georgiï, rejoint les collègues russes avec lesquels il voyageait dans la montagne. Elizbar quitte la Xevsureti et redescend à la capitale, mais en compagnie de son amie xevsure Xatuta, devenue sa deuxième épouse. Il sait bien que tôt ou tard le « diable rouge » du nouveau régime atteindra la vallée éloignée où habitent les C'ik'lauris; mieux vaut rentrer chez lui, fonder une famille, contribuer à la construction d'une nouvelle Géorgie. « Collier blanc » se termine donc sur un ton optimiste, légèrement atténué par la nostalgie caractéristique du genre pseudo-ethnographique.

Les répressions staliniennes ont mis fin brutalement à cette période d'expérimentation en littérature anticosmopolite. Robakidze, le plus chanceux des deux écrivains, a quitté l'URSS en 1931. Javaxišvili a été exécuté pendant les purges de 1937. En Géorgie soviétique, la pseudo-ethnographie a survécu quand même, mais principalement grâce à un autre médium, le cinéma. Je termine mon discours avec deux exemples de films géorgiens qui mettent en vedette un personnage du profil de l'ethnographe. Le premier est « La ballade de Xevsureti » (*Xevsuruli balada*, réalisateur Šota Managadze, 1965), dont le sujet ressemble à celui de « Collier blanc », mais transformé en tragédie musicale (pour un résumé, v. Manning 2006). Imeda, un Géorgien d'origine xevsur, qui a passé toute sa vie dans la capitale, rend visite à son village natal, Šat'ili (situé, bien sûr, en Xevsureti « de l'autre côté »). Il tombe amoureux de la belle Mzekala, tue un autre Xevsur dans un duel pour sa main et s'enfuit avec elle vers la plaine. Mais les frères de la victime les poursuivent et Mzekala est tuée par une balle destinée à Imeda. Comme dans le récit fondateur de Pouchkine, c'est la femme indigène qui meurt, sauf qu'ici, elle est la victime innocente du code de vengeance de

sa communauté.



Le film « Robinsonade ou mon grand-père anglais » (*Robinzonada anu čemi ingliseli p'ap'a*) a été réalisé par Nana Jorjadze pendant la phase initiale de la nouvelle politique de *glasnost* sous Gorbačev, en 1986.

L'action du film prend pour lieu un village de Géorgie occidentale (et non pas dans la montagne), et cette fois le protagoniste est un *vrai* étranger, un opérateur de télégraphe britannique resté en Géorgie après l'invasion de l'Armée rouge en 1921. À la fin du film, l'Anglais perd la vie, assassiné par un aristocrate dépossédé de ses terres par les Communistes, mais son amante géorgienne est enceinte. Comme indiqué dans le titre du film, c'est leur petit-fils, trois quarts Géorgien et un quart Anglais, qui raconte le narratif principal. La reconfiguration à laquelle Jorjadze a fait subir le motif de la rencontre entre « ethnographe » et « Autre » mérite une étude approfondie, beaucoup plus approfondie que les quelques mots que je me permettrai ici.

En bref, nous rencontrons dans le narratif du film (dont l'auteur est le scénariste Irak'li K'virik'adze) des motifs empruntés à d'autres sources, mais qui ont subi l'inversion d'un de leurs composants. Les thèmes de l'amour et de la mort qui forment l'épine dorsale du récit central du film remontent, comme dans « La ballade de Xevsureti », au « Prisonnier du Caucase » de Pouchkine. Dans les trois narratifs, c'est l'étranger, de la perspective de l'auteur et des lecteurs présumés de l'ouvrage, qui meurt. À la fin du poème de Pouchkine, la Circassienne qui avait aidé le prisonnier russe à s'évader se suicide, et la Xevsure Mzekala (une « étrangère » par rapport aux

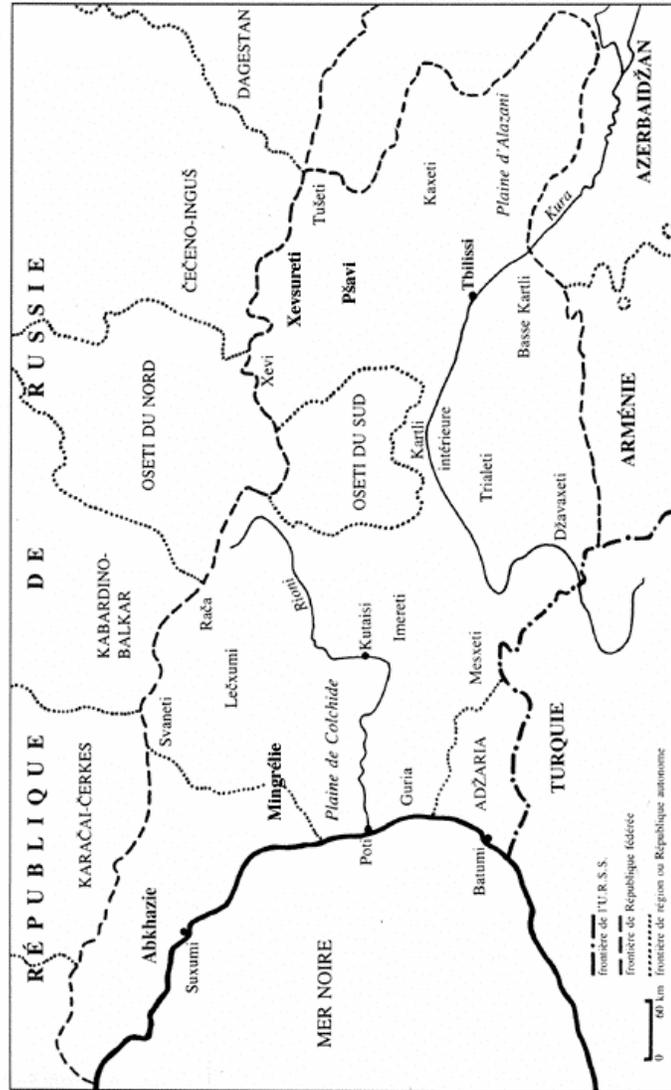
citadins qui représentent la majorité des spectateurs du film) est tuée par les ennemis de son amant. Dans le film de Jorjadze les rôles sont renversés en termes de sexe. Le protagoniste principal est Anna, la Géorgienne, tandis que l'Anglais Christopher Hughes, en conformité à la formule, trouve la mort à la fin. Mais ce récit est encadré par un autre, celui du petit-fils. Ici on détecte le lointain écho du « Collier blanc » de Javaxišvili. La rencontre des représentants des mondes différents a porté ses fruits, et à la fin de chaque ouvrage la descendance du couple reste en scène, les enfants de Xatuta et Elizbar toujours petits, le petit-fils d'Anna et Christopher déjà adulte. Par le remplacement de Cuckia par Xatuta, Elizbar a assuré une assise solide dans l'identité géorgienne à ses enfants, sans l'interférence d'une autre langue ou culture. Le cas du narrateur de « Robinsonade » est plus complexe. L'hybridité, mise au pilori par Č'avč'avadze et Javaxišvili, est célébrée dans le titre du film, mais son contenu ne laisse aucun doute sur le fait que le petit-fils de Christopher Hughes est Géorgien avant tout.⁷

Ici se termine notre survol rapide de l'ethnographie chez un peuple qui n'aime pas voyager. En tant qu'activité scientifique, elle nous a légué un dossier extraordinairement riche sur chaque

⁷ Dix ans plus tard, Nana Jorjadze a réalisé « Les mille et une recettes du cuisinier amoureux » (*šeq'varebuli k'ulinaris ataserti recept'i*, 1996), qui est pour l'essentiel le remake post-soviétique de « Robinsonade ». L'étranger dans ce film est un chef-cuisinier français, qui se retrouve en Géorgie dans les années entourant l'invasion soviétique, exactement comme c'était le cas avec Christopher Hughes. Mais cette fois les affiliations sociopolitiques de son amante et de son adversaire sont inversées. Tandis qu'Anna était la soeur d'un agitateur communiste, Cécilia est princesse. Le méchant aristocrate du premier film est remplacé par un méchant bolchevique. Toutefois, à la fin, l'étranger est mort, la Géorgienne est enceinte, et soixante ans plus tard leur fils raconte leur histoire.

coin et vallée de ce petit pays. Il s'agit véritablement d'une anthropologie du peuple, par le peuple et pour le peuple. Mais c'est dans le domaine de la littérature que le concept d'ethnographie a reçu une élaboration particulièrement originale. Elle est devenue, en effet, un topos de la littérature de réaction et de réponse à l'intrusion d'étrangers en Géorgie, et non pas d'une littérature de voyage aux pays distants et exotiques. (Le « Robinson Crusoe » du film de Jorjadze, après tout, n'est pas un Géorgien perdu sur une île quelque part au Pacifique, mais un Anglais abandonné en Géorgie). Après l'incorporation de la Géorgie dans l'Empire russe au début du 19^e siècle, les écrivains du pays ont exploré la notion du voyage aux communautés traditionnelles de la montagne comme « quête de vision » et comme antidote à la russification. En contraste à cette littérature à nature thérapeutique, la « Robinsonade » de Nana Jorjadze est pure fantaisie. Elle présente à ses spectateurs l'image de l'étranger non colonisateur, qui n'impose rien, qui noue des liens de parenté avec les Géorgiens et, à la fin de l'histoire, le sang étranger qu'il avait apporté est absorbé par le sol du Caucase. Revenons au paradigme de l'ethnographie occidentale: la rencontre sur le terrain de l'Européen, en soliste, et l'Indigène, avec son orchestre. Sauf que cette fois, c'est l'Indigène qui compose la musique.

Les régions de la Géorgie contemporaine



Références

- Braïlašvili, Nino.
1990. *Aseti maxsovs sakartvelo. etnograpiuli čanaxat'ebi.* (Comme je me souviens de la Géorgie. Dessins ethnographiques). Tbilissi: Xelovneba.
- Çelebi, Evliya
1983. *Kniga putešestvija: izvlečenija iz sočinenija tureckogo putešestvennika XVII veka.* Vypusk III: Zemli Zakavkaz'ja i sopredel'nyx oblastej Maloj Azii i Irana. Perevod s kommentarii. Moscou.
- Čit'aia, Giorgi
1941. *P'at'ara liaxvisa da mejudis xeobebši mivlinebuli etnograpiuli eksp'ediciis mok'le angariši; Tianetis etnograpiuli eksp'ediciis mok'le angariši* (Rapports abrégés des expéditions ethnographiques dans les Vallées de Patara Liakhvi et Medjuda, et en Tianeti). Ak'ad. N. Maris saxelobis enis, ist'oriisa da mat'erialuri k'ult'uris inst'it'ut'is moambe XI: 49-56, 57-66.
- Čit'aia, Giorgi
1968/2001. *Kartuli sabč'ota etnografia (1930-1936)* (L'ethnographie en Géorgie soviétique, 1930-1968). šromebi xut t'omad. t'omi III. XX s. kartuli etnografia, savele-etnograpiuli dziebani, metodologia, 53-73. Tbilissi: Mecniereba
- Danibegašvili (Danibegov), Rafail
1961. *Putešestvija v Indiju, Birnu i drugie strany Azii (1795-1827).* Moscou: Geografiz.
- Geertz, Clifford
1988. *Works and lives: The Anthropologist as Author.* Stanford: Stanford University Press.
- Grant, Bruce
2005. The Good Russian Prisoner: Naturalizing Violence in the Caucasus Mountains. *Cultural Anthropology*, Vol. 20(1): 39–67.

- Manning, Paul
2004. Describing dialect and defining civilization in an early Georgian nationalist manifesto: Ilia Ch'avch'avadze's 'Letters of a Traveler'. *Russian Review* 63(1):26-47.
- Manning, Paul
2006. Love Khevsur Style: The romance of the mountains and mountaineer romance in Georgian ethnography. À paraître dans *Caucasus Paradigms: Anthropologies, Histories, and the Making of a World Area*, Bruce Grant & Lale Yalçın-Heckmann, dir. Halle Studies in the Anthropology of Eurasia. Münster: LIT Verlag.
- Melikišvili, G.
1997. *Vaxušt'i Bagrat'ioni — istorik'osi da etnograpii*. Tbilissi: Mecniereba.
- Muller, Jean-Claude
2004. Du monologue au dialogue, ou de l'ambiguïté d'écrire des deux mains. *Anthropologie et Sociétés* 28(3):147-163.
- Nižaradze, Besarion
1962, 1964. *Ist'oriuli-etnograpiuli c'erilebi*. (Essais historico-ethnographiques). Tbilissi: Tbilisis universit'et'is gamomcemloba.
- Orbeliani, Sulxan-Saba
(1714)/1940. *Mogzauroba evrop'aši*. (Voyage en Europe). Tbilissi.
- Rayfield, Donald
1994. *The literature of Georgia. A history*. Oxford: Clarendon Press.
- Saxok'ia, Tedo
1956. *Etnograpiuli nac'erebi*. (Écrits ethnographiques). Tbilissi: samecniero-metoduri kabinetis gamomcemloba.
- Tedoradze, Giorgi
1930. *Xut'i c'eli pšav-xevsuretši*. (Cinq années en Pshav-Xevsureti). T'pilis: Sil. Tavartkiladzis gamocema.

Tuite, Kevin

2005. The Autocrat of the Banquet Table: the political and social significance of the Georgian supra. Conférence présentée à la School of International Migration and Ethnic Relations, Université de Malmö, Suède.

Vaxušt'i Bat'onišvili

(1745)/1973. Ayc'era sameposa Sakartvelosa. Kartlis cxovreba, volume IV. (S. Q'auxč'išvili, éd.) Tbilissi. Sabč'ota Sakartvelo.

Važa-Pšavela

1956. Etnograpia, polk'lori, k'rit'ik'a, p'ublicist'ik'a, k'o resp'ondenciebi. Tbilissi: Sakartvelos SSR saxelmc'ipo gamomcemloba.